

Jacques Berthier et l'orgue*

La relation de Jacques Berthier avec l'orgue est précoce. Le contact avec cet instrument lui devient familier dès l'âge le plus tendre.

Comme il le dit lui-même, à trois ans, la tribune du grand-orgue de la cathédrale d'Auxerre, dont son père est l'organiste, est déjà comme "sa deuxième maison".

Octobre 1928 : à cinq ans, il commence à travailler sur les claviers.

Avril 1930, à sept ans, il accompagne les chants de la messe à l'orgue de chœur.

Six mois après ces débuts d'accompagnateur, il joue une "sortie" au grand-orgue. C'est un petit morceau de sa composition. Son père note : "aucune émotion, aucune faute".

A partir de ce moment, Paul Berthier fait jouer régulièrement son très jeune fils qui y prend "de plus en plus de plaisir", comme Jacques Berthier le dit lui-même.

Avec l'âge cependant, il découvre l'ampleur de la science de son père et l'originalité de son talent. Il en est impressionné au point de ne pas trop se risquer dans une imitation filiale médiocre. Il écrira peu de musique sacrée dans sa jeunesse.

Sa première composition "sérieuse" pour l'orgue, intitulée *Vitrail*, date de 1938. Il a quinze ans. On retiendra ce titre. Il est "visuel", comme le sera celui des oeuvres majeures de la maturité : *Danses ecclésiastiques* (1948), *Danses processionnelles* (1966).

La musique d'orgue de Jacques Berthier fait "voir" la dynamique lumineuse des choses. Ce sera une musique radieuse, qui mérite le qualificatif de "solaire".

* Des extraits de cette étude sont parus dans le livret du CD *Jacques Berthier. Oeuvres pour orgue. Organiste : Sylvain Pluyaut*. Bayard-Musique 308.442.2, 2015.

L'interprète, pourtant, pourrait passer pour quelqu'un de froid et de retenu. "Aucune émotion, aucune faute" : cette remarque paternelle sur l'interprète précoce vaut pour toute la carrière de l'organiste Jacques Berthier. Quand il est aux claviers, même pour y jouer certaines pièces pleines de verve, voire carrément drolatiques, même pour y improviser des commentaires humoristes après des homélies qui l'ont fait sourire, Berthier ne se départit pas d'un sérieux qui se lit sur son visage et qui est le reflet, acquis ainsi dès l'enfance, d'une maîtrise sans faille des émotions. Certes, ces dernières existent. Mais pour que la musique les exprime adéquatement, elles doivent y être exclusivement investies, et sous la forme d'un jeu d'orgue sans défaillance.

L'orgue d'accompagnement

Cette maîtrise se retrouve dans la pratique de l'accompagnement, telle qu'elle se manifeste, par exemple, dans les nombreux enregistrements au cours desquels Jacques Berthier tient l'orgue.

Mais elle s'exprime aussi bien dans la manière dont il *conçoit et écrit l'accompagnement*. Berthier n'envisage pas ce dernier comme un doublage du chant, mais comme son soutien, voire sa "fondation". Et, en même temps, comme son ornementation, voire sa "respiration".

Y compris dans l'accompagnement du chant monodique de l'assemblée, il préconise la suppression des notes de passage pour concentrer le jeu de l'accompagnateur sur le dessin essentiel de la basse et le fond harmonique des parties supérieures. Berthier, d'ailleurs, se plaignait de la manière dont ses chants "simples" étaient malmenés par un accompagnement qu'il jugeait trop chargé, manquant de finesse et d'allant, manquant, en définitive, de "métier".

Et dans ses compositions sacrées pour instruments solistes (la flûte traversière et le hautbois bénéficiant de sa prédilection), l'orgue prend une place concertante à part entière, créant l'ambiance sonore et rythmique, non sans audace parfois et toujours sans rivalité avec les instruments.

Mais déjà, dans ces compositions, dont *Liturgical Meditations* (1987) ou *Salve Regina - Fifteen Pieces for Flute, Oboe and organ on Familiar Chant Mélodies* (1990) donnent un bon exemple, s'exprime chez Berthier le souci de lancer un pont entre sa musique très élaborée et le chant en ce qu'il a de plus "familier".

Les oeuvres "savantes"

Berthier, en effet, a toujours distingué sa production "savante" de son abondante littérature liturgique à l'intention des rassemblements de Taizé, des assemblées paroissiales et des monastères.

Pour ces trois populations chantantes, il a intégré, sans états d'âme, la règle de fer à laquelle doit se soumettre tout compositeur, quels que soient son talent et sa notoriété : faire assez "simple" pour que le chant puisse être exécuté sans préparation par des groupes tout-venants.

Sylvain Pluyaut présente dans ce livret les pièces maîtresses de ce répertoire "savant" de Jacques Berthier. On y renverra. Les habitués des chants liturgiques de Berthier mesureront d'emblée l'écart entre les deux écritures : la "simple" et la "savante". Ne disons pas la "simple" et la "compliquée". La musique savante de Berthier est, certes, beaucoup plus élaborée, alimentée aux hardiesses dépaysantes de l'écriture contemporaine. Mais elle n'est pas "compliquée" à entendre : elle va droit au coeur et réussit à rompre avec la musique tonale académique sans agresser les oreilles des braves gens. Elle déploie une gamme étonnante de ressources créatives. Alors qu'elle est dotée d'une architecture très "pensée" et toujours rigoureuse, elle semble néanmoins, sous les doigts agiles des virtuoses, une reprise spontanée et sans contraintes de l'art de l'improvisation dont Berthier était un maître reconnu dont Olivier Messiaen saluait la pertinence dans sa fonction de commentateur de la Parole et de l'Eucharistie.

Du “simple” au “savant” et vice versa

Le souci de tisser un lien entre son oeuvre savante et son oeuvre “simple” peut être illustrée, chez Jacques Berthier, par les brèves enluminures que sont les *Cinquante pièces pour l’Office d’aujourd’hui* (1967) et par *Organ variations on six chorales* (1993). Ces pièces sont destinées à être jouées, dans le cadre de la liturgie, par des organistes qui ne sont pas, pour la plupart, des virtuoses. Il s’agit donc à la fois de ne pas les rebuter par une musique trop étrangère à leurs habitudes sonores, et de les familiariser malgré tout avec ce qu’elle a d’insolite. L’objet de la commande, en 1967 comme en 1993, c’est bien l’illustration du culte ordinaire, voire le commentaire des chants exécutés. Berthier y déploie trois qualités que l’on pourrait qualifier de proprement “pédagogiques” si le terme n’était pas trop pesant pour une musique aussi peu “pédante” : la maîtrise de la brièveté, le mélange de la gravité et de l’humour, un sens mélodique toujours présent. Il apporte à ce dernier, par la pratique assez fréquente de l’enharmoine, le correctif qui permet l’évasion hors de la romance et impose à l’auditeur le léger trouble qui le sollicite pour entendre autrement la même chose.

La musique d’orgue “savante” de Jacques Berthier peut étonner mais ne choque pas. Elle fait respirer les âmes. Cet interprète exigeant, voire sévère à l’égard de lui-même, est un compositeur qui se fait un distributeur de jubilation, un bienfaiteur de la *dilatatio cordis et animi* aussi bien chez ses interprètes que chez ses auditeurs. Cet enregistrement en est l’évident témoignage.